

HENRI CALET

LABELLE
LURETTE

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

HENRI CALET

LA BELLE
LURETTE

Voici un livre où se découvre à l'évidence ce qui fait de son auteur non seulement l'égal de Charles-Louis Philippe ou d'Eugène Dabit, par exemple, mais plus encore, je crois: par son humour laconique et glacé, l'acuité de sa vision, l'impudence dont à chaque coin de rues de sa prose il fait preuve en pratiquant avec cynisme les tours de bonneteau du langage, un artiste, mieux qu'aucun autre capable d'atteindre à vif le lecteur d'aujourd'hui. Autre chose, plutôt « poétique » disons celle-ci, où s'illuminent brusquement les signes d'un bien étrange savoir: dans ce premier roman, pour une bonne part autobiographique (tous ceux qui lui succédèrent l'attestent), le narrateur, avec plus de vingt ans sur sa mort d'avance, se dit né, quelque 30 ans auparavant, un 14 juillet. Or, d'une longue maladie cardiaque, Henri Calet est effectivement mort à Vence, le 14 juillet 1956. Et voici, extraites de ce qu'alors, en une seule longue nuit, à mon tour, pour un grand journal du matin, je dus écrire, quelques lignes, où je ne trouve rien, après 23 ans, que je ne puisse, avec le même étranglement d'émotion, résigner: « Pour faire comme tout le monde, Calet suçait son café. Rien qu'une tasse de café. Brève. Possible. Mais qui fait battre le cœur et ouvre les yeux, beaucoup trop bien. Il est mort de ce café, d'une qualité incomparable. Il avait la pâleur de Raymond-la-Science, celle aussi de Buster Keaton. Il savait où il allait. Où nous allons. Sans réaction. Aboulisque. Debout néanmoins. Tout cela en bon français. Sobre. Correct. Possible. »

Bien plus encore que de Céline ou de Chaplin (comme on l'a dit), ah! Bien plus proche, c'est sûr, de Fénéon ou de Satie.

Salut, lecteur! Ouvre ce livre, et bientôt saluons ensemble, les yeux dans les yeux, cet affranchi.

Francis Ponge



9 782070 299232



79-VI A 29923 ISBN 2-07-029923-6

I

Je suis un produit d'avant-guerre. Je suis né dans un ventre corseté, un ventre 1900. Mauvais début.

Ils pataugeaient dans le chemin des pauvres, mon père de vingt ans et ma mère, qui devait avoir bien du charme avec sa trentaine; j'en juge d'après les photographies que j'ai vues.

Ils se sont rencontrés. Mon père, sur l'instant, se fit tatouer un cœur allégorique, traversé d'une flèche, sous le biceps gauche, parce qu'il était amoureux. Ils se sont mis « à la colle », c'est l'expression de ce temps, je suis venu, et on est parti tous les trois.

Tas petit de chair molle, oublié au fond d'un tiroir de commode aménagé sommairement en berceau, j'ai fait ma collection d'images. J'ai empli mes yeux vides avec les fleurs du mur;

la flamme remuante et plusieurs fois pointue de la lampe à pétrole; les lézardes sinueuses, sombres sur le plafond gris.

Bercé dans les grands bras solides, confiant, serré contre une poitrine chaude, j'ai eu les bons jours de la vie dans le vide.

Rien que du chaud.

Le lait blanc, en jet, du corps de ma mère et qui chatouille le gosier; l'odeur de la bouche de mon père, tabac et Pernod mêlés, qui venait chez moi, au travers des poils de moustache noirs, en même temps que des mots; la marche des mains sur la peau de mon corps, caresse qui partait du nombril et remontait jusqu'à la gorge... la p'tite bête qui monte, qui monte, qui monte... Kirikiriki...

Par la fenêtre-tabatière, le soleil, en rayons, entrait et me trouvait dans mon tiroir. J'en avais plein la figure.

Le bain de ciel.

Dans cette même lucarne, il y avait la ville, Paris, et les pointes d'églises embrumées jusqu'à la nuit. Jusqu'à la lune. A ce moment,

et d'un coup, les hommes avec leurs fenêtres faisaient des tas d'étoiles.

Tout cela, et les jeux de pieds dans l'air, me faisait bien rire, souvent et bruyamment.

Je rigolais ma vie.

Pendant des mois, je fus muet. Mes petites affaires, je les gardais pour moi, derrière le front. Et puis, les mots des grandes personnes sont sortis, d'abord « papa », ensuite tous les autres.

Vint le contact des pieds et du sol dur. Premiers pas, tenu par un volant de ma robe blanche, et chutes. Quelque temps encore j'ai joué à « Tu me tiens, je te tiens par la barbichette », la main serrée sur le bouc paternel, jusqu'au beau jour où, lâchant les saillies, je suis parti dans un élan, château branlant, sur mes jambes courtes.

Je suis descendu dans l'impasse pour faire des échanges de mots et des conversations de phrases brèves avec de petits amis, près de la pompe.

Mon épingle était dans le jeu.

**

L'impasse était étroite. D'un côté : la rue Montante; de l'autre : un mur.

Voie sans issue.

En des échoppes prospérait un bas commerce :

Le boucher, serré dans sa veste rayée en long, blanc et bleu, qui vendait de la petite viande — nous adorions ça — viande pour chiens à cinq sous la livre, avec beaucoup d'os.

L'épicier, « La Gourme », avait un nez purulent et tous ses produits sentaient également le pétrole en raison de l'exiguité des lieux. Il nous accordait un certain crédit.

La tripière aux joues roses derrière son étal de tranches de foie luisantes et sombres, de mou en tas, de cœurs grasieux grands et petits, de cervelles aplaties, de tripes frisstées. Le tout bien sanglant.

Et des petits métiers désespérés :

La rempailleuse de chaises et le raccommodeur de faïence et de porcelaine. Un ménage uni par ces deux professions corollaires.

Le gnaf qui tapait du cuir.

L'accordéoniste venait par habitude, s'asseyait sur sa caisse et tirait sur son instrument, comme ils font tous. Dans le rythme, sa grosse tête s'agitait, toujours du même côté et par saccades rapides. Pour tout dire, il semblait, qu'à peine installé, il eût voulu se décoller de là. Il avait des yeux rouges et sans cils. Il ne voyait pas clair.

La ruelle était aussi un refuge pour les marchands à la sauvette — citrons, échalotte, ail, thym, laurier en poignées — qui affluaient comme un coup de vent à l'arrivée des flics; pour les putains pâles, en cheveux, qui répétaient des invites dans le courant d'air et faisaient les cent pas, sans fin; pour les deux chevaux de renfort, osseux, qui, en attendant l'omnibus inévitable, faisaient des flaques d'urine mousseuse et des monticules de crotti doré; pour les amoureux qui venaient s'embras-

ser et souffler fort, contre un mur; pour les pouilleux qui venaient dormir un peu, sous des sacs, dans les angles; pour les jeunes gens qui venaient se battre, par terre; pour les ivrognes qui venaient, en chantant, pisser sur la nuit...

De toutes les façades plates et mates, la nôtre était la plus haute.

« Grand Hôtel des Laborieux. »

Les cabinets meublés pour insoumis et filles soumises coûtaient trois francs la semaine; ceux qui donnaient sur la cour, car sur le devant, pour filles de joie et monte-en-l'air, c'était plus cher : cinq francs. A cause, vraisemblablement, de la vue.

Pour expliquer l'enseigne au gaz, en lettres jaunes sur fond lie-de-vin, et pour rien du tout ou pour pas grand'chose, quelques cartonnières en chambre s'épuisaient.

Je n'eus plus six mois, je n'eus plus un an.
J'eus des culottes et deux ans.

Au petit jour, à la cloche de bois silencieuse, un jour nous avons quitté l'impasse. Les paquets furent chargés sur une voiture à bras; comme nous n'avions que peu de cliques et de claques, maman et moi nous assimes dessus. Mon père s'est attelé dans les brancards.

« Hue Cocotte! » ai-je crié.

Il a galopé de Belleville à Grenelle.

A travers Paris.

En pleine belle lurette.

Et nous avons ri durant tout le voyage.

II

Je fus précocé. Sur la fin de ma troisième année, j'étais déjà exhibé par mon père dans tous les bistrots de l'endroit. Il y en avait. Hissé sur les tables de marbre, je braillais : « Vive la Sociale ! » et « Mort aux vaches ! » Babil.

Les copains exultaient et c'était, chaque fois, une tournée générale, dont une petite grenadine pour moi.

Mon père, tout fier de son système d'éducation, recevait les félicitations avec un sourire modeste. Il était socialisant, mon père ; il avait participé à l'agitation des rues dans les jours de « l'Affaire ». Du bon côté, naturellement.

Nous étions inséparables et faisons de gran-

des balades. Les pieds se posaient sur les trottoirs clairs, sans boue des avenues larges des quartiers chics. Les miens, pareils à deux boules ; les siens, longs dans des chaussures noires qui n'étaient pas à son pied et dont le dessus était crevé au rasoir, pour l'aisance des orteils.

Il me conduisait par la main en racontant, à hauteur d'homme, loin de moi, des histoires sans queue ni tête que je n'écoutais pas, tout au jeu des yeux fermés pour voir des clartés orangées. Je disais que je regardais mon sang et les enfants me comprendront.

Ce n'étaient pas des promenades sans but. Non. Mon père me déposait sur un banc, s'asseyait à mon côté et toussait pour fendre les âmes. Avec moi, avec son allure intéressante de type qui ne fera pas de vieux os, il appâtait. Le coup était immanquable. La bonne âme, fendue, venait, souriante...

— Oh ! le joli petit garçon.

— Pas un rond pour lui acheter du lait, exhalait mon père entre deux quintes et assez sévèrement.

C'était pour son tabac qu'il aimait frais, c'est-à-dire ni trop humide ni trop sec.

Alors que, de la sorte, nous nous amusions, ma mère, tous rideaux tirés, travaillait. Elle fabriquait de la fausse monnaie : des pièces de vingt et de quarante sous. Une industrie peu lucrative et pleine de périls. Travaux forcés à perpétuité pour le contrefacteur ; c'est écrit sur tous les billets. L'écoulement était malaisé quoique l'exécution fût, il faut le dire, soignée. Le son, le poids tout s'y trouvait. Seulement, la pièce enfermée le soir dans le tiroir-caisse, en sortait noire le lendemain matin. Il ne fallait pas exagérer.

*
**

En somme (faux-bilan), la vie se présentait bien, plutôt bien.

J'avais eu une bonne chance liminaire et je pouvais me frotter les mains d'avoir eu une gestation exceptionnellement tranquille dans les entrailles exubérantes de ma mère et d'en

être sorti vivant, entre deux anges rouges et gélatineux, pas plus grands que la main, qui s'envolaient périodiquement, à tire-d'aile.

— Qu'en ferons-nous ?

— Gardons-le ! dit mon père qui contumacement décrétait : « A l'égout ! »

C'est la bonne chance et le faux-bilan.

Les soirs d'hiver, ils se couchaient trop tôt, et pour passer le temps et parce qu'ils n'avaient pas sommeil, ils faisaient des cochonneries.

Et les soirs orageux, parce qu'ils étaient énervés.

Ensuite, ils s'érigeaient en tribunal impitoyable.

« A l'égout ! »

*
**

Le samedi soir, nous ne manquions jamais le café-concert. Le troupier, la divette, le fin diseur passaient sous un feuillage raide d'arbres de printemps après s'être mis, pour détailler le couplet, au pied de l'escalier de pierre,